

LE SECRET  
DE  
PLATON

## DU MÊME AUTEUR

- Comment ai-je pu croire au Père Noël ?*, Max Milo, 2009.  
*Quelques grammes de philo dans un monde de pub*, Max Milo, 2012.  
*Puis-je vraiment rire de tout ?*, L'Opportun, 2013.  
*Star Wars, la philo contre-attaque*, Le Passeur, 2015.

GILLES VERVISCH

LE SECRET  
DE  
PLATON



*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2018  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*Athènes, 8 novembre 2043.*

L'Atlantide existe, vous savez.

Vous avez déjà vu ces dessins de style new age aux couleurs électriques, et pour tout dire, de mauvais goût, représentant les vestiges d'une cité antique sous-marine. Un temple grec envahi par les algues et visité par des bancs de poissons qui se faufilent entre les colonnes, comme si les ruines de l'Atlantide gisaient là, quelque part au fond de l'océan Atlantique ou de la Méditerranée. J'ai découvert le continent légendaire, la terre d'une civilisation disparue, balayée par le Déluge et qu'on croyait perdue. En fait, elle n'était pas perdue pour tout le monde. Et je l'ai retrouvée grâce à la philosophie. Vous me demanderez peut-être quel est le rapport entre l'Atlantide et la philosophie. Tout, en fait. Toute l'Atlantide est en rapport avec la philosophie, c'est le professeur Loeve qui me l'a révélé. C'est lui qui m'a montré le chemin, ou plutôt, ce sont les traces qu'il a laissées après avoir lui-même disparu.

J'ai commencé à m'intéresser au mythe de l'Atlantide après la disparition du professeur, survenue à la suite d'autres événements troublants. C'est arrivé lors de notre voyage à Santorin. Vous connaissez cette île

grecque. Mais si ! Même sans le savoir, vous la connaissez. Le village blanc et bleu d'Oia, dans le nord de l'île, sert souvent d'image de carte postale avec ses petites rues typiques et ses maisons troglodytiques, agrippées au bord de la falaise qui plonge dans la mer. En fait, c'est l'île tout entière qui, un beau jour, a plongé dans la mer. Sa falaise a une histoire. Si Rome ne s'est pas faite en un jour, c'est en un jour que Santorin s'est dé faite. On ignore quel jour exactement, quelle année, quel siècle même. Ce qui est sûr, c'est qu'au milieu du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, donc il y a de cela trois mille cinq cents ans, Santorin a été le théâtre d'une éruption volcanique littéralement *diluvienne*. Peut-être la plus grande éruption volcanique de tous les temps. Après la catastrophe, le cœur de l'île s'est effondré dans la mer, laissant place à une plaie béante de roche dé chiquetée. Aujourd'hui, il ne subsiste plus qu'une bande de terre aux falaises escarpées en forme de croissant de lune. À la place du centre de l'île, une baie. Au milieu de la baie, deux îlots volcaniques.

Ça permet de faire de belles photos, remarquez.

Mais ça permet aussi de faire des théories.

L'histoire de Santorin ressemble étrangement au récit de Platon qui évoque « l'île de l'Atlantide dont nous disions qu'elle était alors plus grande que la Libye et l'Asie réunies. Mais aujourd'hui, elle s'est enfoncée dans la mer à la suite de tremblements de terre ». Le mythe de l'Atlantide vient de Platon, en fait, et c'est peut-être lui qui a tout inventé. Vous connaissez Platon, le philosophe de l'Antiquité grecque, disciple de Socrate qui est mort en 399 avant Jésus-Christ, condamné par les Athéniens à s'exécuter lui-même en buvant la ciguë. Il avait été accusé de

« corrompre la jeunesse ». Socrate avait l'habitude d'arpenter les rues d'Athènes, et de discuter avec ses concitoyens sur l'agora, le centre de la ville. Il leur disait à peu près : « Qu'en penses-tu ? Es-tu certain de ne pas te tromper ? » Et pour finir : « N'as-tu pas honte de te donner tant de soin à amasser le plus d'argent possible, à rechercher les honneurs et soigner ta réputation, alors que tu ne daignes même pas t'occuper de ce qu'il faudrait perfectionner sans cesse : ta raison, ton âme et la vérité ? » C'est pour cela qu'ils l'ont tué. Parce qu'il n'est jamais facile de s'entendre dire qu'on a tort. Socrate est mort sans avoir rien écrit, et les œuvres de Platon tentent de restituer les fameuses discussions de son maître martyr avec ses concitoyens. Des dialogues, donc, mettant en scène Socrate et différents personnages, réels ou imaginaires, donnant leurs noms aux titres de ces œuvres : Ménon, Phédon, Cratyle, ou Charmide et bien d'autres encore.

Le récit de l'Atlantide se trouve dans deux de ces dialogues, *Timée* et *Critias*. Platon y rapporte des événements qui se seraient déroulés neuf mille ans plus tôt. Au-delà des « colonnes d'Hercule », là où la mer Méditerranée se jette dans l'Atlantique, aurait existé une île gigantesque, l'Atlantide. Ce véritable continent aux allures de paradis perdu recelait toutes les merveilles qu'une nature luxuriante pouvait produire, toutes les essences d'arbres et de fleurs, toutes les espèces d'animaux et toutes les mines de métaux, dont un métal en particulier, fabuleux et mystérieux que Platon nomme *l'orichalque*. Mais personne ne sait ce que ce terme désigne, en dehors de ceux qui, comme moi, ont l'habitude de jouer à Final Fantasy. Ce qui est sûr, c'est qu'au milieu de cette nature généreuse vivait un peuple ingénieux, une civilisation

manifestement très avancée, plus avancée même que celle de l'Antiquité grecque – et que la nôtre, peut-être. Les habitants de l'Atlantide auraient construit des ponts, des ports, des palais, et fini par installer l'eau courante dans leur capitale. Le degré de savoir et de savoir-faire de cette ancienne civilisation était tel que Platon lui-même fait dire à l'un de ses personnages : « Ce qu'on en dit est incroyable pour un ouvrage dû à la main de l'homme. » Mais s'agit-il bien de la main de l'homme ? Là encore, personne n'en sait rien : « Dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes. Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terribles, l'île de l'Atlantide s'abîma dans la mer et disparut. » C'est tout.

C'est tout ce qu'on sait de l'Atlantide.

Mais il n'en fallait pas plus pour agiter les esprits, animer les fantasmes et enflammer les imaginations. Le récit de Platon est-il un mythe ou une réalité ? Toutes les théories ont été entendues sur le sujet. Beaucoup sont partis à la recherche de l'Atlantide, surtout depuis la Renaissance et la découverte du « Nouveau Monde » qui pouvait bien rappeler le continent perdu de Platon, situé là-bas, dans l'océan Atlantique. Peut-être le récit de l'Atlantide conservait-il le souvenir obscur d'une première découverte de l'Amérique par d'antiques explorateurs venus du vieux continent, il y a plus de dix mille ans. La première fois que j'ai entendu parler des habitants de l'Atlantide, j'ai moi-même pensé aux Olmèques dans *Les Mystérieuses Cités d'or*, le peuple précolombien à la technologie très développée. Qui étaient donc ces fameux « Atlantes » semblant disposer d'une science très avancée ? D'où venaient-ils ? Autant dire d'où venons-nous ? Si la civilisation de l'Atlantide a fait



l'objet de tant de fantasmes, c'est qu'elle permettrait de comprendre les origines de l'humanité.

Le mythe de l'Atlantide, c'est le préquel de l'histoire humaine. Une civilisation primordiale disparue dans un déluge, et avec elle, toutes ses avancées techniques et scientifiques les plus modernes qui ne seront redécouvertes que bien plus tard. Nous serions tous des descendants de l'Atlantide, le Prométhée de l'humanité. Certains imaginent que tous les Atlantes ne sont pas morts au cours du fameux cataclysme. Quelques-uns auraient survécu, se réfugiant à différents endroits à la surface de la Terre. Mais l'histoire qui se raconte, surtout, c'est que les Atlantes auraient trouvé refuge dans un monde souterrain, dont la plupart des chercheurs espèrent découvrir l'entrée.

Géologiques, historiques et géographiques, océanographiques et bibliographiques, ésotériques même, et pour tout dire, « mythomaniques », toutes les recherches possibles ont été menées pour tenter de localiser le continent perdu. La dernière en date, et la plus sérieuse, se réfère au texte même de Platon, et situe l'île engloutie au large du détroit de Gibraltar, « au-delà des colonnes d'Hercule ». Au XIX<sup>e</sup> siècle, surtout, de pseudoscientifiques s'étant improvisés « atlantologues » supposaient que l'archipel des Açores, l'île de Madère et le triangle des Bermudes constituaient les derniers vestiges encore émergés du légendaire continent qui se serait ainsi étendu sur toute la surface de l'océan Atlantique – regardez sur une carte, c'est impressionnant. Au large du Japon, des Canaries ou de Cuba, à deux ou cinq mille mètres de profondeur, des chercheurs ont cru repérer, dans les fonds sous-marins, les ruines d'œuvres architecturales « incroyables ». Il n'y a pas un endroit sur terre qui

n'ait été considéré, à un moment ou à un autre, comme le « vrai », l'« authentique » site antique de l'Atlantide. Mais le professeur Loeve avait une autre intuition : si le mythe de l'Atlantide vient de l'œuvre d'un philosophe, c'est la philosophie qui doit permettre de retrouver l'île perdue – une idée si évidente que je me demandais bien pourquoi personne n'y avait pensé avant. Et si Platon en savait plus que ce qu'il nous a légué ? Si les philosophes qui l'ont suivi connaissaient aussi la vérité ?

Platon n'a pas tout dit ou plutôt, il n'a pas tout écrit de ce qui devait être le récit de l'Atlantide. Croyez-le ou non, le fameux dialogue intitulé *Critias* s'arrête au beau milieu d'une phrase, au moment même où les détails de la fin de l'Atlantide doivent être révélés. Platon n'aurait-il pas donné quelques informations essentielles dans la fin du texte manquante ? Finalement, le mythe de l'île perdue semble être lié au mystère de la parole perdue de Platon. A-t-il seulement écrit la suite ? Et si oui, pourquoi le texte n'est-il pas parvenu jusqu'à nous ? Le professeur Loeve était persuadé que la fin du *Critias* devait se trouver quelque part, sous la forme d'une tablette de cire ou d'un papyrus, cachée dans une bibliothèque poussiéreuse, sous une tombe ou dans un souterrain. Il recherchait cet objet *épiphanique* et j'avais bien cru comprendre qu'il l'avait trouvé. J'avais surtout le sentiment qu'il avait quelque chose à voir avec sa disparition.

\*  
\* \*

Ce matin-là, le professeur était parti très tôt pour rejoindre, en bateau, l'un des îlots qui se trouvent au milieu de la caldeira de la baie de Santorin, dont les

eaux dissimulent un volcan englouti. Avec le temps, les éruptions successives ont fini par faire sortir de l'eau deux petites îles volcaniques. Des excursions quotidiennes sont organisées pour les touristes sur ces morceaux de terre brûlée. Il paraît que le paysage de désolation est fascinant. Les vapeurs s'échappant de la roche noire rappelleraient les champs Phlégréens près de Naples, que j'ai découverts plus tard. Il paraît aussi que la baignade est très chouette parce que les eaux sont chaudes autour de Paléa Kaméni, l'îlot le plus ancien de la baie de Santorin. Il paraît. Mais nous n'y sommes jamais allés parce que notre mentor, notre guide a disparu le matin même où il devait nous y emmener. Qu'est-ce qui lui avait pris de partir seul aux aurores pendant que tout le monde dormait ? C'était déjà un mystère. D'après Tahar, l'aubergiste qui nous logeait, le professeur avait voulu faire un tour de reconnaissance pour organiser notre excursion. Il devait nous trouver un bateau et un skipper. Mais c'était quand même difficile à croire. S'en occuper le jour même ? Il n'avait pas pu y penser avant ? Quand j'ai fait la remarque à Tahar, il a un peu changé sa version en prétendant qu'il fallait s'assurer que nous aurions une place pour amarrer notre bateau aux abords des îlots. En fait, si le professeur avait l'habitude d'accompagner des touristes dans l'île depuis plusieurs années, il n'était pas un « professionnel », et devait à chaque fois composer avec les agences de voyages locales. Il connaissait du monde sur l'île mais restait une sorte de guide touristique de contrebande. Jusqu'au dernier moment, il y avait toujours quelques arrangements à prendre. C'est ce qui l'aurait occupé ce matin-là.

Le professeur serait ainsi parti à bord d'une étroite barque en bois, un caïque, comme on les appelle du

côté de chez moi, dans le pays de Caux. Mais il n'est jamais arrivé, ni revenu. Plusieurs témoins présents sur le vieux port disent l'avoir vu monter dans son petit bateau, et s'éloigner. En revanche, personne n'a pu dire s'il était seul ou accompagné. Bien sûr, il n'était pas très compliqué de manœuvrer ce genre d'embarcation. Mais le professeur Loeve n'avait pas loin de soixante-cinq ans, et pour l'avoir fréquenté les jours précédents, je ne le trouvais pas très alerte. À moins qu'il n'ait disposé de forces insoupçonnées – surhumaines ? Sinon, qu'est-ce qu'un rat de bibliothèque était allé faire dans cette galère ? Tout ça pour se volatiliser corps et biens au beau milieu de la baie. Personne ne sait si le bateau a été victime d'un abordage ou tout simplement d'un naufrage. Le vent n'est pas toujours très calme dans les Cyclades, vers la fin de l'été. Quant aux pirates qui l'auraient abordé dans la baie de Santorin, c'était difficile à croire. Qui aurait voulu aborder une barque ? À moins que le professeur ne se soit fait enlever. Mais à ce moment-là, on aurait au moins retrouvé son bateau, vide. C'est ce qui nous intriguait le plus. Et si le professeur avait tout bonnement trouvé le fameux refuge des Atlantes ? L'entrée d'un monde souterrain sous le volcan sous-marin de la baie de Santorin...

La police avait bien d'autres choses à faire que de s'intéresser à cette affaire. Un vieux monsieur parti en mer pour changer de vie ? Et si c'était son choix ? Alors, nous sommes allés à sa recherche. *Je* suis parti à sa recherche, et je *me* suis trouvé. En suivant la trace du professeur Loeve, j'ai moi-même découvert les indices *philosophiques* qui m'ont mené vers l'Atlantide.

Tout a commencé en cherchant l'origine de ce mythe *diluvien* de Platon. À partir de là, j'ai découvert

que la philosophie offrait une clé pour ouvrir la porte permettant d'accéder à l'île perdue. Je peux vous y emmener si vous voulez, et vous raconter comment, parti à la recherche du professeur, j'ai été amené à me plonger dans la vie et les œuvres des philosophes de l'Antiquité, grecque ou romaine. Comment ils m'ont conduit à l'Atlantide.

Et comment j'ai rencontré Phalène.



— PREMIÈRE PARTIE —

## SOLON

*(Crète, fin septembre-début octobre 2020)*

« *Connais-toi toi-même.* »





## LE LABYRINTHE

Avant de connaître le professeur Loeve, trois ans plus tôt, je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être la philosophie. J'avais bien suivi des cours en terminale, mais j'en profitais plutôt pour finir d'autres exercices et devoirs, sans rien écouter. Ou alors, je discutais avec mon copain Cali. De toute façon, on ne comprenait rien à ce que le professeur racontait. Une espèce d'ahuri maigrichon qui passait son temps à caresser sa petite moustache et à glisser sa mèche de cheveux derrière l'oreille, compulsivement. Il parlait d'une voix inaudible, les yeux toujours fixés sur ses pieds, comme s'il ne remarquait pas notre présence. Il trimbalait un attaché-case trop encombrant pour les quelques feuilles jaunies qui se battaient en duel à l'intérieur. Manifestement, il répétait les mêmes cours depuis des années. Je n'ai strictement aucun souvenir de ce qu'il a pu nous enseigner. Je me rappelle seulement un titre de chapitre : « Dieu est mort ». Pourquoi ? Comment ? Je serais bien incapable de le dire. Le cours de philosophie ressemblait à un cours de langue étrangère, avec des mots incompréhensibles. D'ailleurs, les philosophes eux-mêmes avaient souvent des noms à coucher dehors : Pyrrhon, Kierkegaard,

Nietzsche ou Heidegger. La philosophie m'est alors apparue comme l'art de dire des choses simples de manière compliquée, en se payant de mots pseudo-savants. À la fin, j'ai eu six sur vingt au bac.

Il faut dire que le sujet était difficile : « Le matérialisme est-il un désenchantement ? » Dès le premier mot, j'avais décroché.

L'année n'avait pas été très bonne, de toute façon. Au milieu de l'hiver, j'ai été arrêté pendant un mois, victime de ce qu'on appelait autrefois une « crise de mélancolie », une dépression, en fait... à dix-huit ans. Comment la décrire ? Il arrive qu'on se réveille en pleine nuit, au beau milieu d'un cauchemar, ne sachant plus où l'on est. Pendant quelques instants, on se situe dans une zone grise de la conscience, sans parvenir encore à distinguer le rêve de la réalité. Mais en regardant les murs de cette chambre, en serrant les draps de ce lit, on se sent, on se *sait* enfin de retour dans le monde. La sensation de se réveiller, de revenir à la réalité en découvrant que *ce n'était qu'un rêve* peut être un grand soulagement. Mais pour moi, c'était une découverte effroyable. Chaque fois que je me réveillais, j'avais le sentiment de tomber dans un cauchemar. Mes rêves me paraissaient plus réels que la réalité. Au matin, je ne savais plus si j'étais vivant ou si j'étais mort. Mon existence même me semblait irréaliste. À l'âge de dix ans, déjà, j'avais fait une expérience semblable, peu après que mon père était parti vivre à Grenoble, nous laissant seuls à Rouen, ma mère et moi. Je devais être à l'arrière d'une voiture, avec ma mère. En jetant un coup d'œil à travers la vitre, j'ai vu le ciel noir menaçant, et j'ai eu cette même impression de me retrouver en plein cauchemar. Une bouffée d'angoisse m'a envahi, j'ai eu la nausée, et j'ai pensé à la mort. J'ai pensé qu'un jour, je m'endormirais pour toujours.

Et je me suis dit que s'il peut être agréable de revenir à la réalité après une nuit de sommeil en se disant *ce n'était qu'un rêve*, un jour viendrait où je ne me réveillerais pas. Je ne sentirais plus rien, je ne penserais plus rien. J'oublierais le monde, les autres, et je ne me souviendrais même plus d'avoir jamais existé. Je ne serais plus rien. Alors, aurais-je réellement été quelque chose ? Que valent les quelques années d'une vie comparées à l'éternité que je passerais dans le néant ? Rien. En somme, c'était ma vie qui *n'était qu'un rêve*. Voilà ce que j'ai ressenti dès l'âge de dix ans, ce que j'ai éprouvé plus que je ne l'ai pensé. Cette angoisse de la mort ne m'a jamais vraiment quitté, et je la traînais encore avec moi à dix-huit ans.

J'ai quand même fini par décrocher un bac médiocre, et je me suis inscrit en droit à l'université, sans projet ni conviction, sans doute parce que ma mère était avocate. Comme l'année ne m'intéressait pas beaucoup, j'ai logiquement échoué aux examens – après en avoir séché quelques-uns, d'ailleurs. Et comme le droit n'était manifestement pas fait pour moi, j'ai « redoublé », en première année d'anglais cette fois. Pourquoi ? Aucune idée. Parce que les filles me paraissaient plus jolies qu'en droit. En fait, je passais mon temps à la bibliothèque universitaire pour faire semblant de travailler. Je m'asseyais, pas trop loin d'une fille, avec l'air concentré en espérant qu'elle me remarque, ce qui n'arrivait jamais. À la fin de cette deuxième année aussi inutile que la précédente, ma mère m'a dit :

– Décidément, tu rates tout ce que tu fais.

Merci maman.

J'ai fini par me retrouver en « troisième première » année de fac, en histoire, et les études ont commencé à m'intéresser. Surtout les cours de « maître » Castille. Henri Castille, en fait. Nous lui donnions ce surnom

de « maître » parce qu'il était passionnant. Dans le fond, il pouvait parler de n'importe quoi. Il aurait pu lire le Bottin, j'aurais bu ses paroles, et les autres aussi. C'est grâce à lui que j'ai enfin réussi à obtenir une première année de licence. Ce jeune maître de conférences d'une quarantaine d'années était chargé de cours en archéologie grecque à l'université de Rouen, alors qu'il habitait à Paris. Un « prof-TGV », comme on dit. Et c'est justement lui qui avait organisé ce fameux voyage d'études en Crète dont je me réjouissais à l'avance. Je ne me doutais pas de tout ce qui allait nous arriver, à lui, à moi, à mon ami Cali, au professeur Loeve surtout, et à Phalène aussi.

\*  
\* \*

Le voyage avait lieu à la fin du mois de septembre, pour les deuxième année de sciences humaines, une trentaine d'étudiants en histoire ou en philosophie. Maître Castille avait donné au voyage un nom un peu racoleur, « De l'île du Minotaure à l'Atlantide ». Il avait réussi à convaincre Eugène Loeve de nous accompagner. Son nom s'écrivait avec un « e », mais il se prononçait « Love », comme « amour » en anglais. Une origine bretonne, peut-être. C'était l'ancien doyen de l'université, mais c'était surtout un professeur réputé, spécialiste de la philosophie antique. À ce moment-là, je ne l'avais encore jamais rencontré.

Quelques jours avant le départ, l'un des étudiants m'avait annoncé qu'il ne pourrait pas partir. Deux cents euros de participation, c'était trop cher pour lui. J'avais alors demandé à Henri Castille s'il acceptait d'emmener Cali à la place, même s'il n'était étudiant en rien du tout. Cali était mon meilleur ami et puis,

j'étais sûr que le sujet l'intéressait. Tout ce que je savais de l'Atlantide jusque-là, c'est lui qui me l'avait raconté. Cali n'avait pas poursuivi d'études après le bac, préférant se trouver un travail alimentaire pour se laisser le temps de cultiver ses dons artistiques, en musique, littérature ou cinéma. Il touchait à tout, mais ne finissait rien parce qu'il passait son temps à fumer. Il passait aussi des heures sur Internet pour réagir sur les forums et dénoncer tout un tas de trucs. Il s'appelait Medhi, mais je l'appelais Cali comme Calimero parce qu'il s'insurgeait tout le temps contre tout. Ma mère me disait qu'il avait une mauvaise influence sur moi, et que c'était à cause de lui qui j'avais tout raté, peut-être parce qu'il était d'origine maghrébine. Mais bon, c'était mon meilleur ami.

C'est ainsi qu'à l'âge de vingt et un ans, je me suis embarqué pour ce voyage attendu, sans bien savoir ce que j'en attendais. J'étais très content de partir. Content, pas heureux. Content de quitter maman. Comment parler de ma mère sans être trop injuste ? Elle n'avait jamais été vraiment méchante avec moi, mais disons qu'elle m'avait assez répété que c'était à cause de moi qu'elle avait dû arrêter ses études pour finir avocate, alors qu'elle se destinait à Sciences Po. Ses professeurs l'avaient encouragée à prendre cette voie, mais ma naissance avait ruiné ses projets. Selon elle, c'était à cause de moi qu'elle était passée à côté de sa vie, d'autant que mon père avait fini par la quitter quand j'avais dix ans.

– Je me suis sacrifiée pour toi, me disait-elle.

Et quand je rentrais de Grenoble après avoir rendu visite à mon père, vers l'âge de douze ans, elle me grondait si j'avais le malheur de lui dire que j'avais beaucoup aimé.

– Ah oui ! C’est tellement facile ! hurlait-elle. Lui, il t’en met plein la vue avec son argent ! Il a réussi, alors, forcément, on est mieux chez lui, avec sa piscine, sa belle maison et sa nouvelle femme avec laquelle il m’a trompée, cette traînée !

C’est maman qui nous a conduits en voiture à l’aéroport, Cali et moi. Pendant le trajet, il a essayé de se montrer agréable avec elle, mais elle est restée froide, lui faisant bien comprendre qu’il la dérangeait. Il faut dire que ces deux-là s’entendaient mal, même si ça n’avait pas toujours été le cas. J’avais rencontré Cali au collège. Il venait d’un quartier « sensible », comme on dit, la Sablière. Ses parents, des immigrés marocains, vivaient dans un petit appartement au milieu des barres d’immeubles. Alors, pour échapper un peu à la promiscuité, Cali avait pris l’habitude de venir dormir chez nous tous les week-ends. Il arrivait le samedi avec son sac à dos dans lequel il avait mis son oreiller. Deux ou trois ans le même rituel. Ma mère avait fini par s’attacher à lui. Mais un jour, alors qu’il était chez moi – chez elle –, Cali m’a reproché de réviser le bac au lieu d’aller faire un tour en ville. Ma mère lui a demandé de me laisser tranquille, il lui a répondu :

– Vous me faites chier, madame Van Langh !

Il a pris ses affaires, il est parti. Il avait quand même dit « vous » et « madame ». Mais depuis, les relations étaient tendues.

Ma mère nous a déposés à l’aéroport. Elle voulait nous accompagner un peu, mais je lui ai dit que ce serait mieux qu’elle nous laisse. Si les étudiants me voyaient arriver avec maman à vingt et un ans ! La honte...

Dans le hall de l’aéroport, nous avons aperçu notre groupe, au loin. Quelques étudiants en histoire, que je

connaissais, et d'autres, que je n'avais jamais vus, en duffle-coat, pour la plupart binoclards. Sans doute des apprentis philosophes. Mais j'ai surtout reconnu monsieur Castille, qui devait avoir à l'époque l'âge que j'ai aujourd'hui, environ quarante-cinq ans, même s'il faisait un peu plus jeune. Il avait le physique de l'écrivain branché, le beau ténébreux au regard perçant, les cheveux noirs un peu longs, faussement décoiffés, et la barbe de trois jours impeccablement taillée. Comme d'habitude, il portait sa chemise blanche négligemment déboutonnée au niveau du col, sa petite veste noire et un jean, mélange de classe et de décontraction, de pop culture et d'érudition. Il souriait tout le temps d'un air charmeur, toujours content d'être là où il était. Des rumeurs persistantes prétendaient qu'il sortait régulièrement avec des étudiantes, au moins une par année.

Henri Castille semblait en grande conversation avec un vieux monsieur, sans doute le fameux professeur Loeve. Du moins, il me paraissait vieux. Et sage. J'avais la vague impression que son visage ne m'était pas inconnu, alors que c'était la première fois que je le voyais. Peut-être l'avais-je croisé sur le campus. Il arborait une superbe barbe blanche qui le faisait ressembler à un philosophe grec, avec des petites lunettes rondes laissant transparaître des yeux pétillants d'intelligence. Ses habits semblaient dater du XIX<sup>e</sup> siècle : une veste et un pantalon en velours marron, un gilet de costume, et même une montre de gousset tout droit sortie d'un roman de Jules Verne, qui jurait un peu avec le téléphone portable qu'il ne quittait pas des mains, ni des yeux. Cela dit, c'était un vieux modèle, Nokia peut-être. Le genre de téléphone qui permet seulement de téléphoner.

Et c'est là que je l'ai rencontrée.

Cali et moi nous approchions de la troupe quand monsieur Castille a lancé un sourire dans notre direction, mais il s'est adressé à quelqu'un d'autre qui se trouvait juste derrière nous.

– Phalène, vous êtes des nôtres ? C'est formidable !

Cali s'est tourné vers moi.

– Il a dit quoi ?

– Falaine, je crois.

– Falaine ? C'est quoi, ça ?

J'avais déjà jeté un œil par-dessus mon épaule pour voir la dénommée « Falaine ».

La fille de Jeanne-d'Arc typique.

Du côté de chez nous, à Rouen, « de Jeanne-d'Arc » signifie « du lycée Jeanne-d'Arc », plutôt spécialisé dans les études littéraires. Donc, les filles de Jeanne-d'Arc ont toujours un style d'étudiante en lettres. Phalène avait des cheveux longs, auburn, coiffés à l'antique avec un bijou de tête argenté, ce genre de petit bandeau très à la mode à l'époque qui lui donnait l'allure d'une déesse grecque, soulignée par un teint d'albâtre. Mais une déesse à lunettes. De grandes montures, elles aussi *trendy*, qui servaient manifestement plus à lui donner un genre qu'à corriger sa vue. Mais surtout, Phalène portait un petit pull à col en V, fait de losanges colorés et cintré à la taille, qui laissait deviner des courbes aphrodisiaques. Comme le professeur Loeve, elle avait un visage qui me semblait étrangement familier, alors que j'étais certain de ne l'avoir jamais vue.

À l'instant où monsieur Castille l'avait appelée, la fille lui avait lancé un sourire charmeur en inclinant légèrement la tête sur le côté, comme si elle posait pour une photo de magazine.

– Monsieur !



Elle a accéléré le pas jusqu'à nous dépasser pour rejoindre les deux professeurs, et s'est approchée de monsieur Castille, semblant hésiter entre lui serrer la main et l'embrasser. Finalement, c'est lui qui s'est penché pour lui faire la bise, en posant la main sur son épaule. Après, il s'est tourné vers le professeur Loeve pour lui présenter la jeune fille, qui lui a serré la main comme on saluerait la reine d'Angleterre, en pliant légèrement le genou dans une sorte de révérence.

J'ai entendu la fin de leur conversation en arrivant à mon tour au milieu du groupe.

– Ça ne vous dérange pas, Eugène ? disait monsieur Castille au professeur Loeve. Mademoiselle Mejor était l'une de mes élèves d'hypokhâgne. La meilleure, en fait.

Et moi ? Personne ne m'attendait, moi. J'avais l'impression de débarquer là comme un voleur, de ne pas être à ma place. De ne pas être légitime. Pourtant, il m'a bien semblé que la fameuse Phalène me regardait. Était-ce parce qu'elle me reconnaissait aussi ? Ou bien était-ce tout simplement pour flatter son ego ? « Elle regarde si on la regarde, me disais-je. Encore une que je n'aurai jamais, alors, inutile de se faire du mal. » Mais elle me regardait encore. Enfin, disons plutôt qu'elle avait l'air de se donner l'air d'écouter très attentivement ce que disait monsieur Castille, tout en jetant des regards furtifs dans ma direction. Je me suis dit que je devais « mythonner », mais Castille avait lui-même remarqué son petit manège. Quand il s'est rendu compte qu'elle jetait des coups d'œil vers moi, il a cherché ce qui attirait l'attention de la fille, et m'a reconnu.

– Ah ! Monsieur Van Langh !

J'étais ravi qu'il semble content de me voir, moi qui lui devais tant. J'avais vite eu de très bonnes notes avec lui, sans bien comprendre moi-même d'où elles sortaient. Monsieur Castille avait un rituel : il rendait les copies dans l'ordre croissant, de la plus mauvaise à la meilleure note. En plus, il appelait les étudiants les uns après les autres, et ceux-ci devaient venir chercher leur copie à son bureau pendant qu'il faisait des commentaires. C'est ainsi que je me suis retrouvé parmi les derniers appelés, et donc, les premières notes, le jour où il nous rendait un devoir de culture générale sur la chronologie de la préhistoire. Pendant que je descendais les marches de l'amphithéâtre pour rejoindre son bureau, il jeta un dernier coup d'œil sur ce qui devait être ma copie, avant de me la tendre.

– Vous avez de la chance, monsieur Van Langh ! Non pas pour votre note, elle est méritée. Non ! Vous avez de la chance d'avoir une si fine approche de la philosophie. Persévérez !

Entendre ça, moi qui me croyais si nul ! Je ne savais plus où me mettre. J'étais gêné, pris d'une crise d'angoisse même, et persuadé de passer pour un fayot devant la cinquantaine d'étudiants qui m'observaient. Mais depuis, au moins, maître Castille s'est toujours souvenu de moi.

– Vous connaissez monsieur le doyen ? m'a-t-il dit, avant de se tourner vers le professeur Loeve pour me présenter.

Le doyen avait la tête penchée sur son téléphone portable. Le sage qui devait avoir tout compris à la vie ne semblait rien comprendre à la technologie. Il m'a gratifié d'un sourire poli en me regardant rapidement par-dessus ses lunettes puis a baissé à nouveau

les yeux sur son téléphone pour les relever aussitôt vers moi, marquant ce temps d'arrêt qu'on appelle *double take* au cinéma. C'était comme s'il était surpris de me voir, ou plutôt, comme s'il venait de me reconnaître.

Finalement, il s'est replongé dans son portable et s'est adressé à monsieur Castille, sans le regarder.

– Vous savez comment lire un message là-dessus ? Je n'arrive pas à l'ouvrir.

Maître Castille s'est occupé du téléphone du vieux professeur, et les deux m'ont tourné le dos tandis que Phalène était déjà tout occupée par son propre téléphone, dernier cri. Après quelques instants gênants à ne pas savoir quoi faire de moi, je les ai quittés pour revenir auprès de Cali.

Nous avons fini par nous diriger vers la salle d'embarquement en passant les portes de sécurité – toujours renforcée à l'époque, en septembre 2020, à cause des attentats. Dès que je suis entré dans l'avion, j'ai eu la nausée. Le vol s'est très mal passé, comme d'habitude. Je voulais rester seul dans mon coin, sans parler à personne. Le regard des autres, leur voix me donnaient mal au cœur. J'ai tout fait pour éviter de croiser Phalène, surtout. Enfermé pendant trois heures dans l'espace étouffant de ce fuselage, je savais que je n'avais aucun moyen de sortir pour m'échapper. Un instant, je me sentis tellement mal que je priai pour que l'avion s'écrase et me libère de ma souffrance. L'angoisse de la mort rendait ma vie si insupportable que j'en venais à vouloir mourir. Absurde. Comment faisaient-ils, les autres, pour supporter tout cela : ce voyage, le temps qui passe et leur existence même. Comment fait-on pour être normal ?

Je me souvins de ces mots d'Épicure : « La plupart des hommes tantôt fuient la mort comme si elle était

le plus grand des maux, tantôt la choisissent comme une manière de se libérer des maux de la vie.» Moi, je faisais les deux en même temps.

Au lieu de s'écraser, l'avion a fini par atterrir, et comme d'habitude, mon malaise a disparu au moment où j'ai entendu le crissement des pneus sur la piste. Dès que nous avons touché le sol, j'ai remis les pieds sur terre. Nous venions enfin d'arriver en Crète, à l'aéroport d'Héraklion.

\*  
\* \*

Il faisait très beau. Le soleil était au zénith et le ciel bleu, ionosphérique. En sortant de l'avion, je me suis senti enveloppé d'une nappe de chaleur et j'étais bien. Il faisait au moins vingt-cinq degrés en cette fin septembre, bien loin du temps gris et maussade que nous avions laissé derrière nous, en France. Un bus nous attendait à la sortie de l'aéroport, et comme j'étais un peu anxieux, j'ai demandé à maître Castille si la route serait longue.

– Pas du tout ! Nous commençons par Cnossos. C'est à cinq kilomètres.

Je me suis quand même arrangé pour monter devant, et surtout, pour que personne ne vienne s'asseoir à côté de moi, et rester seul. Mais la route s'est plutôt bien passée. Je découvrais l'atmosphère des rues d'Héraklion. Des façades ocre jaune aux fenêtres habillées de persiennes en bois, de vastes demeures qui ressemblaient à des palais vénitiens, avec leurs belles portes d'entrée entourées d'encadrements en pierres. À tous les étages, des balcons de fer noir finement travaillés. Le dépaysement me réconfortait.

Nous avons longé la mer. Quelques vestiges de

constructions antiques dormant au bord de l'eau regardaient paisiblement l'horizon, les restes d'un port grec ou vénitien. Après avoir laissé la ville derrière nous, nous avons suivi une route perdue au milieu de collines et de coteaux parsemés de vignes. Enfin, nous sommes arrivés à Cnossos. En descendant du bus, maître Castille a enlevé sa veste pour se retrouver en bras de chemise. Quelques étudiants en philosophie ont gardé leur manteau sous le bras, quant au professeur Loeve, il s'obstinait à porter son costume trois pièces, comme si la chaleur ne lui faisait aucun effet.

Nous avons un peu marché pour rejoindre l'entrée du site archéologique. C'est là que maître Castille allait nous initier aux mystères de la civilisation minoenne, et nous ouvrir ainsi la voie qui me mènerait jusqu'aux portes de l'Atlantide.

En entrant sur ce vaste champ de ruines en pierre, j'ai tout de suite aperçu le portique aux allures de temple grec qui trônait au milieu du site, avec ses trois colonnes d'un rouge vif remarquable. Comment pouvait-il être aussi bien conservé ?

– C'est parce que rien de tout cela n'est très authentique, nous a prévenus maître Castille. D'ailleurs, ce n'est pas vraiment un temple, c'est un palais, et puis... ce n'est pas grec, c'est minoen, construit à l'âge du bronze. Quelqu'un peut-il nous rappeler quand se situe l'âge du bronze ? Monsieur Le Guellec par exemple ?

Lauric Le Guellec, c'était quelqu'un de bien. Sans doute le meilleur d'entre nous en histoire. Il avait les cheveux un peu longs, comme moi, et s'habillait dans un style plus ou moins hippie, avec des chemises indiennes à rayures colorées. Il ne quittait jamais son

keffieh non plus. Je le revois encore avec son paquet de tabac entre les doigts en train de se rouler une cigarette, l'air toujours serein. Il était agréable, on discutait souvent ensemble et Cali l'aimait bien. Lauric n'était pas du genre à étaler sa science pour se mettre en valeur, donc c'est d'une voix légèrement hésitante qu'il a répondu à monsieur Castille.

– L'âge du bronze ? Eh bien, je dirais, deux mille ans avant Jésus-Christ ?

– Exactement ! Enfin, à peu près... Le site sur lequel nous nous trouvons date de 1600 avant Jésus-Christ. Vous vous rendez compte ! Plus de mille ans séparent la civilisation minoenne de la Grèce classique de Platon. Il y a à peu près autant d'écart qu'entre nous et Charlemagne. D'ailleurs, les Grecs ne savaient rien des Minoens. Croyez-le ou non, la civilisation minoenne n'a été découverte qu'au début du <sup>xx</sup>e siècle après avoir longtemps disparu...

Maître Castille avait à peine terminé sa phrase que Phalène, madame Je-sais-tout, a commencé à faire son numéro. « Madame Je-sais-tout », c'est le nom qu'avait fini par lui donner Cali au cours du voyage – ce qui amusait Lauric, et moi un peu moins. Je n'arrivais pas à m'ôter de l'idée que je connaissais cette fille et qu'un lien imperceptible existait entre nous. Mais il faut bien dire que depuis le début de la visite, Phalène se tenait à l'écart des étudiants, non loin de monsieur Castille, comme si elle était son assistante ou son attachée de presse. Elle avait un petit carnet dans une main, un crayon dans l'autre – quand elle parvenait à lâcher son téléphone – et prenait tout le temps des notes. En écoutant parler le jeune professeur, elle s'est mise à froncer les sourcils et a levé son crayon en l'air pour le questionner à la manière d'une première de la classe – ou d'une journaliste.